Zeitschrift: Curaviva : revue spécialisée

Herausgeber: Curaviva - Association des homes et institutions sociales suisses

Band: 11 (2019)

Heft: 4: Recherche & pratique : comment transférer le savoir dans la réalité du terrain

Artikel: Les activités de recherche des hautes écoles en Suisse : "Adapter, élargir et actualiser le savoir"

Autor: Tremp, Urs / Bergamaschi, Crispino

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-885953

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les activités de recherche des hautes écoles en Suisse

« Adapter, élargir et actualiser le savoir »

En Suisse, les hautes écoles spécialisées (HES) ont été autorisées par le Conseil fédéral il y a plus de vingt-cinq ans. Elles sont aussi des établissements de recherche. Crispino Bergamaschi*, président de la Chambre des HES de Swissuniversities, s'exprime sur le mandat de recherche des HES.

Propos recueillis par Urs Tremp

Monsieur Bergamaschi, on associe généralement la recherche avec l'EPFL, les universités, l'Institut Paul Scherrer ou la chimie bâloise. Mais plus rarement avec les hautes écoles. Pour vous, les hautes écoles spécialisées sont un élément important du paysage suisse de la recherche. Expliquez-nous.

Crispino Bergamaschi – Laissez-moi d'abord vous rappeler l'histoire des hautes écoles spécialisées. En 1995, le Parlement fédéral a décidé que les écoles supérieures existantes d'économie et de technique devaient être transformées en hautes écoles. Cette décision, qui relève de la politique de la formation, a fait que les hautes écoles sont devenus non seulement des établissements d'enseignement mais également de recherche. Le Parlement a ainsi octroyé aux anciennes écoles supérieures le statut de hautes écoles. La volonté était de renforcer la formation professionnelle sur les lieux de pratique, c'est-à-dire de donner la possibilité à celles et ceux qui le pouvaient et le voulaient d'obtenir un diplôme supérieur après une maturité professionnelle.

On a donc renforcé le modèle dual qui est l'une des réussites du système suisse de formation ?

En effet, c'était une préoccupation majeure.

Mais pourquoi les hautes écoles devaient-elles faire de la recherche ?

Les hautes écoles font des recherches pour rester à jour sur les questions qui émanent de la pratique. Pour que nos collaboratrices et collaborateurs ne se limitent pas simplement à transmettre ce qu'ils ont appris un jour, mais pour qu'ils acquièrent de nouvelles expériences, qu'ils adaptent, élargissent et actualisent leur savoir, dans une orientation de recherche appliquée et de développement.

« Nous nous intéressons toujours aux problématiques qui surgissent sur le terrain. »

Les HES ne font donc pas de recherche fondamentale, mais surtout de la recherche appliquée ?

En gros, oui. La recherche menée par les HES est un travail de recherche en collaboration avec les partenaires de terrain. Nous nous intéressons donc toujours aux problématiques qui surgissent dans la pratique.

* **Crispino Bergamaschi**, 56 ans est président de la direction de la Haute école pour le nord-ouest de la Suisse (FHNW) depuis 2011. Après un apprentissage d'électro-mécanicien, il a étudié à l'ancienne école technique de Brugg-Windisch et à l'EPF de Zurich (dr ès sc. EPF, ing. él. dipl. EPF). Il a participé à divers programmes de recherches nationaux et internationaux dans le domaine de la technologie des semi-conducteurs. De 2001 à 2010, Crispino Bergamaschi a été le recteur de la Haute école de technique et d'architecture de Lucerne et responsable des départements Recherche & Développement ainsi que Transfert du savoir et des technologies de la HES de Suisse centrale.

Crispino Bergamaschi: « Les HES renvoient les résultats de leurs travaux de recherche à la pratique à court et moyen termes. »

Photo: Urs Tremp

Et les hautes écoles universitaires tirent leurs questions de recherche principalement du domaine scientifique?
En principe, oui. Elles se concentrent sur les conséquences à long terme pour la société. On peut résumer le mandat de recherche et l'objectif de recherche des hautes écoles à deux questions et aux réponses qui en découlent: d'où vient la question de recherche? Les résultats de la recherche ont-ils un impact à court, moyen ou long terme? Dans le cas de la recherche universitaire, les centres gravitationnels se situent dans les effets à long terme des questions à caractère scientifique. Pour les HES, c'est l'impact à court et moyen termes des questions issues de la pratique. Et c'est aussi à court et moyen termes que les HES renvoient les résultats de leurs travaux de recherche à la pratique. Naturellement, il y a des recoupements et des synergies, car le tout est perméable et il y a un transfert permanent des connaissances.

Concrètement, comment se déroule un projet de recherche dans une haute école spécialisée?
En collaboration avec un partenaire de terrain, nous tentons d'identifier ce qui peut contribuer à résoudre un problème qui se pose dans la pratique. Puis ensemble, nous développons une solution innovante.

Pouvez-vous nous donner un exemple?
Prenons un exemple de la Haute école de travail social: dans les institutions pour personnes en situation de handicap, il y a régulièrement des personnes qui manifestent des troubles du comportement. Ces troubles peuvent être agressifs, voire destructeurs. Cela perturbe considérablement la qualité de vie des autres résidentes et résidents et sollicite grandement le personnel. La question très concrète qui se pose est de savoir que faire pour mettre fin à un tel comportement, ou du moins pour l'atténuer. Pour le savoir, il faut effectuer une recherche: quelles sont les causes de ce comportement agressif et destructeur? Quand ce comportement se produit-il? Comment se manifeste-t-il? Une professeure de notre Haute école de travail social a posé ces questions dans le cadre d'une vaste enquête. Dès que l'on sait qui se comporte de façon agressive, pourquoi, quand et comment, alors on peut commencer à chercher des solutions à proposer au personnel des institutions pour arriver à gérer ces situations. Cet exemple est éloquent: une question issue de la pratique a donné lieu à une recherche qui a débouché sur une solution au problème à court et moyen terme. Ce n'était pas un grand projet de recherche, mais c'était un projet important pour les personnes qui sont confrontées au problème.

« La FHNW compte plus de 1000 partenaires de la pratique. »

Et qu'a-t-on découvert grâce à cette recherche?
Je ne suis pas le responsable du projet. Pour autant que je sache, il était question de sexualité, de refoulement de la sexualité. Mais il faudrait s'adresser à la responsable de la recherche pour avoir davantage de détails.

Ce résultat ne me paraît pas vraiment nouveau ni étonnant.
Non. Mais on a procédé à un recueil systématique des données – comme le fait généralement la recherche –, on a analysé et pondéré les résultats. La responsable de la recherche a ainsi pu élaborer des recommandations accompagnées de check-lists. En outre, elle a proposé à l'institution des cours de formation continue adaptés aux besoins du terrain. Les résultats des travaux ont donc été directement retournés là où la question avait été posée.

>>

Vous avez parlé des partenaires de terrain. Dans le cas présent, ces partenaires devaient être les institutions pour personnes en situation de handicap…
Dans le domaine du travail social, la Haute école du nord-ouest de la Suisse FHNW compte plus de 1000 partenaires de la pratique. Nos responsables les rencontrent chaque année pour échanger et discuter concrètement des sujets brûlants.

Avez-vous aussi un exemple d'un tel sujet brûlant ?
De nouveau dans le domaine du travail social : avec une équipe interdisciplinaire, la FHNW a élaboré les bases en vue de la préparation des centres de conseil dans le domaine social à la transformation digitale. Là aussi, il s'agit d'une question émanant de la pratique.

Qui finance ces projets de recherche ?
Les deux exemples mentionnés ont été financés par la fondation de notre haute école. Dans le domaine du travail social, c'est généralement plus difficile de recevoir des fonds directement des partenaires. Les budgets sont souvent très serrés.

L'activité de recherche des HES n'est donc possible qu'avec des fonds externes ?
Nous devons en effet couvrir les trois quarts de notre activité de recherche avec des fonds externes. Nous sommes donc obligés de faire de la recherche à partir des questions du terrain. Assurément, nous ne pouvons pas faire de la recherche simplement parce qu'une question en particulier nous intéresse. Naturellement, nous pouvons nous-mêmes formuler les questions initiales pour un projet de recherche. Mais ensuite, nous devons trouver des partenaires qui confirment leur intérêt pour le sujet et qui participent.

« Dans le domaine du travail social, il est difficile de trouver des fonds. »

Est-ce un critère décisif pour les partenaires de terrain que l'étude produise aussi des résultats d'un point de vue économique – et si possible à court et moyen termes et non pas dans cinquante ans ?
Je reviens au projet de recherche sur les troubles du comportement. La charge en accompagnement pour ces personnes est très élevée. Cela requiert beaucoup de personnel, et pour le personnel, cela se traduit par des répercussions négatives. En bref, cet accompagnement coûte cher. Mais si on trouve le moyen de mieux accompagner ces personnes au quotidien et de mettre en œuvre des pratiques dans une institution, il n'y a pas que l'atmosphère qui se détend. Au final, la recherche vaut donc aussi la peine d'un point de vue économique. En même temps, il ne faut pas sous-estimer le fait que la société en profite également. Ces personnes se sentent mieux et ne sont plus une menace pour les autres.

Il semblerait que ce soit plus facile d'obtenir des fonds pour les hautes écoles techniques que pour celles du travail social.
Naturellement, il y a une différence entre les sciences de l'ingénierie et les sciences sociales. Une entreprise qui a pu bénéficier d'un avantage économique grâce à notre recherche est généralement disposée à collaborer à nouveau avec nous et à mettre des fonds à notre disposition. Mais grâce à la recherche, nous pouvons aussi trouver dans le domaine de la santé et du social des modèles permettant d'investir des moyens de façon plus efficace et de dégager un avantage économique. Bien sûr, nous n'arrivons pas à projeter exactement où et combien il est possible d'épargner grâce à la mise en place de mesures particulières. Mais dans le cas des institutions sociales, nous devons élargir la perspective et montrer comment la société profite de ces mesures. Finalement, tout ce qui favorise la tranquillité publique – et c'est une part importante du travail social – contribue de façon constructive à prévenir des coûts. Car les tensions sociales, surtout lorsqu'elles s'aggravent, finissent toujours par coûter cher.

La recherche aurait-elle donc aussi une mission sociale ?
Je vous donne un autre exemple pour illustrer le propos : notre haute école a inscrit dans sa stratégie la transition numérique, qui est un enjeu majeur de la société. On pourrait penser que le besoin en termes de recherche ne concerne que l'ingénierie. Certes. Mais nous nous sommes demandé comment les personnes en situation de handicap mental pouvaient participer à cette transition. Les sciences sociales avaient notamment constaté que les jeunes en situation de handicap risquaient d'être exclus parce que la communication entre les jeunes justement passe aujourd'hui par les médias sociaux. Dans ce cas, la FHNW a profité du fait qu'elle regroupe neuf hautes écoles différentes. Dans le cadre d'un projet de coopération entre plusieurs disciplines, nous nous sommes donc intéressés à la question de savoir comment les personnes souffrant de troubles cognitifs pouvaient participer aux médias électroniques actuels. Que peut-on proposer afin qu'elles puissent accéder à ces canaux de communication ? À nouveau, c'est une question qui émane de la pratique.

Dans le cas présent, comment a-t-on procédé ?
La Haute école pédagogique, la Haute école de travail social et la Haute école d'ingénierie ont travaillé ensemble pour imaginer comment préparer ces personnes à la communication numérique. Les enseignants et les accompagnants des institutions ont été sollicités comme partenaires de la pratique. Les ingénieurs ont développé des solutions techniques. On constate une nouvelle fois à quel point la recherche des HES est proche du terrain.

Les résultats de la recherche profitent-ils réellement aux personnes du terrain ?
Pour ce faire, nous disposons de plateformes d'échange. Nous proposons également des cours et des séances de formations continues. Les acteurs du terrain viennent donc chez nous et apprennent quelque chose qu'ils peuvent mettre en pratique dans leur quotidien professionnel. Ces séances sont aussi importantes pour nous, les hautes écoles. Nous découvrons quels sont les besoins et les préoccupations des professionnels sur le terrain. Nous voyons également de quelle façon ils

utilisent nos offres de formation continue. Nous identifions les personnes qui ont des questionnements potentiellement intéressants pour notre recherche ou qui peuvent nous donnent accès à des fonds pour la recherche.

Du côté de la pratique, on reproche parfois aux hautes écoles de n'être intéressées que par les données que le terrain leur fournit.
Je vais vous répondre avec un nouvel exemple qui vient de la Haute école pour les sciences appliquées de Zurich ZHAW. En collaboration avec le Centre suisse de paraplégiques à Nottwil, les chercheurs du domaine de la santé et de la physiothérapie ont tenté de comprendre les liens qui existent entre les tableaux cliniques et la réinsertion professionnelle, et ce que l'on peut en déduire. Afin de permettre une recherche fondée sur les preuves, il a fallu collecter les données des patients et les mettre en corrélation. Une telle recherche ne fournit certes pas de résultats personnalisés pour chacun des patients. La recherche a aussi l'ambition de produire des résultats qui peuvent être généralisés.

« Nous nous interrogeons sur la façon de mieux communiquer ce que nous faisons. »

C'est-à-dire ?
Les résultats de la recherche ne doivent pas servir uniquement à un cas en particulier. Ils doivent aussi pouvoir s'appliquer à un niveau méta, là où parviennent également d'autres résultats de recherches qui ont été réalisées ailleurs. On observe ainsi une certaine distance avec le problème concret qui se pose quelque part. Ce n'est pas toujours simple à communiquer, ce qui peut susciter les critiques que vous soulevez.

Comment réagissez-vous à ces critiques ?
Nous les prenons très au sérieux. Nous nous interrogeons sur la façon de mieux communiquer encore ce que nous faisons, l'objet de nos recherches, les résultats obtenus. La communication est un élément essentiel de la recherche.

Tout aussi essentiel devrait être un large consensus social et politique sur l'importance de la recherche, sur les avancées qu'elle nous permet de réaliser et sur l'aide bien réelle qu'elle nous apporte dans la vie. Y a-t-il un tel consensus en Suisse ?
Je suis enthousiasmé par la recherche en Suisse – qu'elle soit le fait des universités, des entreprises privées ou des hautes écoles. Notre recherche ne me paraît pas si déconnectée de la réalité ni uniquement intéressée par les distinctions et les publications renommées. C'est ce qui donne à la recherche une large acceptation.

Mais ce sont précisément les prix qui font la une des journaux, les prix scientifiques dont le plus prestigieux est le prix Nobel bien sûr.
Oui, mais ça n'a rien à voir avec les hautes écoles spécialisées. Les universités évoluent dans un contexte différent, notamment de concurrence internationale qui se dispute les prix Nobel, les publications, les notations et les classements. Les HES proposent quelque chose de complémentaire. Je peux peut-être faire une comparaison avec le sport, avec l'athlétisme : dans les universités se mesurent les sauteurs en hauteur, dans les HES ce sont les lanceurs de poids. Il ne viendrait pas à l'esprit d'un lanceur de poids de s'essayer au saut en hauteur, tout comme il ne viendrait pas non plus à l'esprit d'un sauteur en hauteur de se présenter à une compétition de lancer du poids. Ce sont pourtant deux disciplines sportives qui se côtoient dans le même stade. D'autres pays ne connaissent que le système des hautes écoles universitaires. Mais je suis persuadé qu'en Suisse, avec ce système dual complémentaire au niveau tertiaire, nous avons un gros avantage en termes de bénéfice social de la recherche et de l'enseignement.

Comment cela ?
Le système dual revêt une grande valeur pour la stratification sociale. Les HES constituent en réalité des passerelles sociales. Elles donnent accès aux études à des personnes qui proviennent d'un milieu dans lequel quasiment jamais personne n'a étudié. Je trouve formidable que cela soit possible. Les statistiques montrent que les jeunes qui étudient à l'université proviennent du même milieu, c'est-à-dire des jeunes qui ont des parents qui ont déjà aussi étudié. Les HES ont ouvert des nouvelles perspectives pour de larges couches de la population.

J'imagine cependant que vingt-cinq ans après l'accord de principe, on n'a pas encore répondu à toutes les attentes qui étaient fondées dans les HES.
Il y a en effet encore beaucoup de choses que nous pourrions améliorer. Ainsi, nous n'avons pas encore dans toutes les disciplines la relève dont nous aurions effectivement besoin. Nous aurions notamment besoin de professeurs et de collaborateurs scientifiques avec un double profil de compétences, c'est-à-dire de personnes qui ont une base scientifique, et qui savent par conséquent comment mener une recherche, mais qui ont aussi une expérience professionnelle de plusieurs années sur le terrain.

Comment pensez-vous y parvenir ?
Les hautes écoles spécialisées doivent davantage veiller à conjuguer ces deux compétences. Cela passe par le recrutement, pour l'enseignement, de professionnels qui ont une base scientifique spécifique et une expérience pratique de plusieurs années. Aujourd'hui, ce sont principalement des personnes qui ont étudié à l'université. Mais nous aimerions que des personnes qui étudient dans une HES et qui ont des aptitudes scientifiques aient la possibilité de faire un doctorat dans une université, en collaboration avec la HES. En général, les doctorants acquièrent le savoir-faire scientifique. Nous avons chez nous des jeunes gens formidables qui ont les compétences nécessaires pour faire un doctorat. ●

Texte traduit de l'allemand

>>